

## Les Liens qui Libèrent

*Soirée d'étude « Au seuil de l'angoisse », Université Rennes 2*

Avant que d'introduire les écrits d'Antonin Artaud, qui ont motivé ce travail, je vais repartir d'une phrase de Jacques Lacan à propos de l'angoisse, que David Bernard a déjà eu l'occasion de repérer et de mettre au travail dans son séminaire de cette année. C'est l'extrait d'un échange que Lacan a eu avec Solange Faladée lors des journées des cartels de l'école freudienne de Paris à la maison de la chimie, en 1975. Voici ce que Lacan y dit : « L'angoisse, c'est très précisément localisé en un point de l'évolution de cette vermine humaine, c'est le moment où un petit bonhomme ou une petite future bonne femme s'aperçoit de quoi ? S'aperçoit qu'il est marié avec sa queue. » C'est donc de la surprise de la découverte d'un mariage avec le fait-pipi que naît l'angoisse. On peut déduire de ce mariage avec l'organe, deux versants, deux façons d'entendre cette phrase de Lacan. Le premier versant est celui de l'aliénation, ce sont les liens inhérents à ce mariage proclamé, le second, lui, témoigne d'une séparation radicale du sujet d'avec l'objet. Si le sujet est marié à son organe, c'est qu'il ne s'y égale pas, il ne s'y laisse pas réduire, ne s'y aliène pas en tout : il n'y est pas cousu, ou noué (puisque l'organe est ce nœud même, comme on le dit à l'occasion : « tête de nœud »). Les liens du mariage avec le corps-organe sont donc bien plus lâches qu'une simple couture.

C'est-à-dire que l'organe porte en lui de quoi affoler le sujet, l'angoisser. C'est quelque chose qui dépasse le sujet, l'organe. Le sujet n'y a pas accès. C'est tout le malheur du marché de la santé connectée qui voudrait rétablir le rapport parfait de la jouissance au chiffre, en comptant les calories ou en prédisant statistiquement la dégénérescence des cellules. L'issue assurément décevante de ce pari que veut faire le discours de la science avec ce qui fait *la vie* du sujet, c'est-à-dire sa mort, nous est conté depuis bien longtemps par la littérature.

Pour cerner cet insupportable de l'organe, en lieu et place de sortir la carte de la science, on peut sortir celle du poète. Antonin Artaud est en effet un poète qui dit le corps. Cette écriture n'était pas sans revêtir une fonction structurale, une fonction structurante pour ce bonhomme Antonin Artaud, « *Nanaqui* » comme affectueusement l'appelait sa mère, pris dans les rets un peu lâches d'un mariage avec une queue par trop volage, qui n'en finissait pas de « foutre le camp ».

Ainsi, dans « Position de la chair », qu'Artaud écrit en 1925, alors qu'il a tout juste 30 ans il se donne, au sein du groupe de travail surréaliste, le programme suivant : « il faut que j'inspecte ce sens de la chair qui doit me donner une métaphysique de l'Être, et la connaissance définitive de la Vie. »<sup>1</sup>. Voilà qui est dit.

P. Bruno, lors d'une conférence qu'il intitule « Artaud : une topologie de l'intime », nous invite à découvrir dans les cahiers du poète « une pensée qui est sans doute une des pensées les plus profondes, les plus aiguës, les plus rigoureuses du xx<sup>ème</sup> siècle. [...] il y a un noyau de vérité qui est vraiment indestructible »<sup>2</sup>, et ce même dans les pages les plus délirantes du poète. Ce noyau de vérité c'est précisément le réel de l'agglutinement, du langage et du corps, pour Artaud parfaitement clair, à peine voilé. C'est ce mariage de l'homme avec sa queue. Ainsi parle-t-il de « l'énorme scène de cochonnerie prégénitale où Le corps de l'homme, non content d'avoir une pièce de boudin entre les cuisses, voulut en avoir une autre entre les dents »<sup>3</sup> : cette autre pièce de boudin que l'homme a entre les dents, en plus de celui d'entre les cuisses, c'est bien sûr la langue, c'est explicite dans ce poème qui se trouve dans les *Suppôts et supplications*. Finalement on pourrait dire avec Artaud que l'objet en trop n'est pas le sexe mais la langue, le « boudin ». Soit le fait du sexe, une fois passé dans le registre du langage, frappé d'un indicible structural qui touche à la langue, celle-là même qui nous reste coincée entre les dents.

Lisons Lacan avec Artaud : l'homme est marié avec sa queue, et ce du fait du langage. C'est avec le second boudin que l'homme peut se rendre compte de la présence du premier, qui surgit alors et peut se chiffrer telle une énigme. C'est le langage qui le condamne à cet angoissant mariage, puisqu'on ne peut se marier qu'avec la langue. C'est qu'à la mairie, ou à l'Église il faut pouvoir se dire oui. Vous ne pouvez pas vous marier en disant autre chose, c'est là peut-être une définition du choix forcé. Je veux dire par là qu'à la question du maire ou du prêtre on ne peut pas répondre ce que l'on veut. C'est oui ou non, *Bejahung* ou *Verwerfung*, c'est un positionnement symbolique qui est requis.

Le mariage est un fait de langage, d'ailleurs la nouvelle édition au *point essai* du *best-seller* de John Austin, met en avant pour illustrer son titre « Quand dire, c'est faire », les petits mariés d'une pièce montée. Le mariage est une pièce montée par le langage,

---

<sup>1</sup> Artaud, A., & Grossman, E. (2004). *Œuvres*. Paris: Gallimard. p.146.

<sup>2</sup> Bruno, P. « Antonin Artaud : une topologie de l'intime » [<http://www.apjl.org/contribution/antonin-artaud-topologie-de-lintime/>].

<sup>3</sup> Artaud, A. (1978). *Œuvres complètes. 14 2: Suppôts et supplications [...]* (nouv. éd. revue et augm). Paris: Gallimard. p.44.

qui fait croire à l'occasion que « dire c'est faire » (alors qu'au XXI<sup>e</sup> siècle, au temps des discours du capitalisme et de la science, tout le monde sait bien que dire et faire, ça n'a rien à voir...). Pour revenir à nous moutons, qui sont toujours bien gardé à la condition que chacun s'occupe de son *wiwimacher*, le mariage est un acte de nomination, c'est du performatif (la preuve est qu'on y change à l'occasion de nom), un acte symbolique par lequel on ne fait que rejouer ce premier baptême qu'est l'entrée du sujet dans le langage.

Examinons alors la réponse d'Artaud à la question du prêtre. C'est, à le lire, visiblement un rejet radical, en témoigne cet écrit de la fin de sa vie : *Pour en finir avec le jugement de Dieu*. Par ailleurs, dans « l'adresse au Pape », rédigée 22 ans auparavant, il y donne les raisons de ce rejet : « Évangile, il n'y a pas de mots qui arrêtent l'esprit. [...] Le monde, c'est l'abîme de l'âme, Pape déjeté, Pape extérieur à l'âme, laisse-nous nager dans nos corps, laisse nos âmes dans nos âmes, nous n'avons pas besoin de ton couteau de clartés. »<sup>4</sup> Pas de mots donc, chez Artaud, pour arrêter l'esprit, pas de couteau du prêtre invité au mariage des deux boudins. Cette adresse au Pape est réécrite par Artaud 20 années plus tard. Il y est plus véhément, et presque encore plus clair « Je renie le baptême. Je chie sur le nom chrétien [...] parce que je suis un homme et que dieu et son Christ ne sont que des idées »<sup>5</sup>.

Il est patent qu'Artaud est cet homme qui refusa l'idée d'un mariage avec sa queue. Mais il eut beau refuser cette idée par laquelle se soutient dans la névrose l'existence, il ne s'offrait à lui d'autres choix que de la supporter pourtant. Plutôt que de se la trancher – passage à l'acte psychotique bien connu des nosographes – il fit le choix de l'écrire. Il nous conte donc les effets de ce mariage, qui fait retour pour le psychotique sur le versant de l'hallucination : « Chaque nuit, écrira Artaud à Monny de Bouilly, le 9 novembre 1940, mon lit est amené dans un centre « initiatique » !!! différent et j'y subis quelques mutilation de plus et titubant avec des grappes de femmes suspendues à mon cou, à ma tête, à mon ventre, à mes membres, et des légions de démons enfants et femmes qui déferlent sur moi en ondes et par courant. Peut-être réussirez-vous à trouver ce qu'il faut pour que les démons se taisent. »<sup>6</sup>

La solution (radicale) pour que les démons, qui font retour en le corps de l'homme, se taisent, nous est donnée par Artaud, dans *Pour en finir avec le jugement de Dieu* (1947), et l'on pourrait dire dans une certaine mesure que la médecine prédictive

---

<sup>4</sup> Artaud, A., & Grossman, E. (2004). *Op. Cit.* Paris: Gallimard.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Danchin, L., & Roumieux, A. (2015). *Artaud et l'asile*. Biarritz: Séguier. p.124.

qui aime à détruire les organes au potentiel défaillant, ne fait que répéter cette profération radicale. Artaud dit ainsi que : « L'homme est malade parce qu'il est mal construit. / Il faut se décider à le mettre à nu pour lui gratter cet animalcule qui le démange mortellement, / dieu, / et avec dieu / ses organes. / Car liez-moi si vous le voulez, / mais il n'y a rien de plus inutile qu'un organe. / Lorsque vous lui aurez fait un corps sans organes, / alors vous l'aurez délivré de tous ses automatismes et rendu à sa véritable liberté. »<sup>7</sup>.

Écrire l'immonde jouissance de l'animalcule du corps qu'est ce mariage avec la queue, l'enfoncer dans l'écriture pour mieux l'ignorer. Dans son adresse à Pie 12, Antonin Artaud assure ne jamais se masturber, et ailleurs encore, ne jamais se livrer à l'infâmant coït. Il nourrissait une aversion pour les consommateurs de mariage, si l'on peut dire la Chose ainsi, et particulièrement pour les femmes enceintes<sup>8</sup>.

Pourrait-on donc dire d'Artaud qu'il était marié avec sa queue dans le réel ? Le mieux est encore de questionner là-dessus celle qui s'était promise comme son épouse. Cécile Schramme témoigne en effet d'un curieux manège du poète une fois la nuit venue. Antonin Artaud s'était entiché à l'époque de leurs fiançailles, d'une canne qu'il disait avoir appartenue à un tas de gens illustres – dont pêle-mêle, le Christ, St-Patrick et quelque sorcier africain – et s'il défendait quiconque de s'en approcher, c'était parce que la canne était « comme son [propre] sexe »<sup>9</sup>. Le poète séparait alors dans la couche pré-nuptiale son corps de celui de Cécile en interposant entre eux deux sa canne, afin de s'assurer qu'ils ne se touchent. Pour Artaud « le sexe est le décollement, le point où, de mon corps, l'être s'appuyait »<sup>10</sup>. Il lui fallut donc une canne pour supporter le réel de ce mariage, qui signe en fait la séparation du sujet et de sa jouissance, en ce que les deux époux jamais ne parviennent à faire *Un*, mais reste *D'eux*, reconduit à l'unique de leurs jouissances respectives.

Bon, pour Antonin et Cécile, ça n'a pu aller jusqu'au mariage. Ce sont les beaux-parents qui s'y sont opposés, puisqu'Artaud, invité à donner en grandes pompes une allocution à Bruxelles, devant la société bourgeoise – et donc les parents de Cécile – s'est emporté à déblatérer sur la masturbation des pères jésuites, ce qui fit forte impression,

---

<sup>7</sup> Artaud, A., & Grossman, E. (2004). *Op. Cit.* Paris: Gallimard. p.1654

<sup>8</sup> Cf. l'interview de la femme de J. Prével dans le film consacré au poète de Jérôme Prieur et Gérard Mordillat.

<sup>9</sup> Maeder, T. (1978). *Antonin Artaud.* Paris: Plon. p.198.

<sup>10</sup> Maleval, J.-C. (2000). *Logique du délire.* Paris: Masson. p.143.

certes, mais n'aida que peu à trouver un froc prêt à unir par les liens sacrés du symbolique, les deux tourtereaux. Il échappa donc ainsi au mariage, mais conserva sa canne, et plongera avec dans la folie quelques mois après, voulant partir en Irlande, la restituer à Saint-Patrick.

Reprenons la citation initiale de Lacan, puisque cela va nous mener à une autre évasion possible de ce mariage, évasion pratiquée par Antonin Artaud dans l'entièreté de sa vie d'adulte. Lacan annonce que « tout ce qui permet d'échapper à ce mariage est [...] le bienvenu, d'où le succès de la drogue [...] il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi. »

La toxicomanie, Antonin Artaud connaît bien : opium, laudanum, hydrate de chloral, élixir parégorique, cocaïne... Une vraie métonymie de l'échappatoire d'un mariage que sans la substance il ne parvient à oublier tout à fait. L'éthique de la psychanalyse a conduit certains cliniciens à considérer la toxicomanie comme solution pour le sujet plutôt que comme un trouble, une pathologie. Le simple constat de la prévalence (heureuse) des psychotropes dans les hôpitaux publics devrait rendre sensible l'opinion à la question du *pharmakon*, et permet de l'envisager sous un autre angle que celui d'un réglage absurde car impossible, chiffré en termes de bénéfique/risque. Le pari de la drogue, nous explique Artaud, est à prendre autrement, et seul le sujet a à y jouer sa partie.

La « toxicomanie ancienne » du poète, évoquée dans son certificat de transfert pour Ville-Evrard remonte à ses 23 ans : « Ma première ingestion de laudanum doit remonter au mois de mai 1919 » ; la prise de ces substances n'a jamais eu que pour unique but de « lutter contre des états de douleurs errantes et d'angoisses dont je souffrais depuis l'âge de 19 ans.», annoncera-t-il à son arrivée à l'hôpital Henri-Rousselle. « Sans cet état chronique de dépression et de souffrances morales et physiques de toutes sortes je n'aurais jamais pris d'opium »<sup>11</sup>, précisera-t-il aux médecins, avant de s'échapper le lendemain de cette nouvelle cure de désintoxication. Artaud n'a plus rien à attendre d'une médecine qui ne peut rien, face à la douleur absolue d'une « maladie de l'esprit » qu'il perçoit comme au principe de son être. Seule la drogue lui permet de s'apaiser, un temps (comme dirait Beckett).

Il écrit ainsi en 1935, à la femme de son médecin Edouard Toulouse « Une anxiété intolérable me taraude et comme j'ai tiré de la médecine le maximum sans effet, je

---

<sup>11</sup> Artaud, A., & Grossman, E. (2004). *Op. Cit.* Paris: Gallimard. p.1711.

dissous cette anxiété dans des doses de plus en plus fortes de Laudanum, et je n'ai plus qu'une révolte : celle qu'un médecin quelconque OSE me mesurer le calmant. Dites aux médecins qui vous entourent qu'il y a des états que l'âme ne supporte pas sous peine de s'égorger »<sup>12</sup>.

Serge André dans son ouvrage consacré au poète propose une interprétation de la toxicomanie que l'on peut réinterroger avec Artaud. « Contrairement à ce que l'on pense communément, ce n'est pas dans un but de jouissance ou de plus-de-jouissance que nombre de toxicomanes, d'alcooliques et de joueurs recourent à leur drogue, mais au contraire pour rétablir face au caprice absolu de la jouissance de l'Autre, la nécessité d'un ordre et d'une régularité qui n'est autre que celle de la satisfaction, laquelle se règle sur le principe du plaisir. La nécessité de la drogue dans ces cas là ne répond ni à l'impératif de jouissance, ni à la pression du besoin. Paradoxalement, c'est le cadre légal dans lequel le problème des drogues est généralement traité qui, tout en formant l'impasse qui empêche de le résoudre, indique pourtant la voie de leur solution. L'usage de la drogue manifeste un appel à la loi et l'accoutumance n'est ni un besoin ni une jouissance, mais la réalisation de cette loi contre la jouissance, contre le caprice de la jouissance. Qu'il s'agisse des lois de l'ivresse ou de celles du hasard, ce qui importe au toxicomane ou au joueur, c'est de vérifier, au risque de s'y perdre, que l'Autre jouisseur ou joueur tombe bien sous le coup de la loi »<sup>13</sup>. La drogue rappelle la maladie de l'esprit à la loi. L'opium est donc un « non » à la jouissance, pacifie les amours volages et violents de la jouissance avec laquelle le sujet est marié. Artaud indique en effet dans ses lettres à ses amis à qui il quémande ses opiacés que c'est pour le délivrer « d'immondes manœuvres érotiques auxquelles se livrent sur son corps des hordes de démons »<sup>14</sup>.

Le toxique court-circuite la jouissance dérégulée de l'organe qui apparaît chez Artaud comme une figure radicale de l'altérité, qui prend son être pour proie. Il dénonce alors le complot de l'Autre : « J'ai été victime d'un crime social où tout le monde peu ou prou a trempé un doigt, ou, du moins, le cil d'une paupière »<sup>15</sup>. Il est frappant de remarquer que Lacan, pour effectuer la partition entre *réel* et *vérité* recourt à nouveau à la métaphore du toxique : « J'ai dit *le réel* et pas *la vérité*, car, comme je vous l'ai déjà

---

<sup>12</sup> *Ibid.* p.1721.

<sup>13</sup> André, S. (2007). *L'épreuve d'Antonin Artaud et l'expérience de la psychanalyse*. Bruxelles: L. Pire. p.104.

<sup>14</sup> Artaud, A., & Grossman, E. (2004). *Op. Cit.* Paris: Gallimard. p.876.

<sup>15</sup> Van Gogh le suicidé de la société

expliqué la dernière fois, c'est tentant : sucer le lait de *la vérité* mais c'est *toxique* : ça endort, et c'est tout ce qu'on attend de vous ». [dans *l'Envers de la psychanalyse* 17 juin 1970]. L'homme s'endort en se mariant symboliquement pour oublier ce qui réellement le tiens, ou bien plutôt l'agite. C'est ce qui n'a pas cessé d'agiter Artaud qui y prêtant l'oreille pu l'écrire ; les vers de sa poésie s'animent d'une force réelle qui pousse chacun à reconsidérer la vérité au regard de ce qui sonne alors comme un réveil.

Quentin Dumoulin